

Carrefour

**Montréalaise
antiquaire de
la royauté**

Les invités du dimanche

EVELYN NEWMAN, antiquaire de la royauté

Evelyn Newman est probablement la seule montréalaise qui a eu comme clients d'aussi prestigieuses personnalités que les familles présidentielles des USA, les familles royales d'Europe en plus de voir ses antiquités et oeuvres d'art figurer dans des films

comme «Le Parrain» et «L'Exorciste». Etablie depuis trois ans à Montréal, Evelyn Newman et son mari furent, pendant de nombreuses années, propriétaires d'une importante entreprise de New York se spécialisant dans le commerce des antiquités et des

oeuvres d'art anglaises et françaises du 18^e siècle.

Aujourd'hui, Evelyn Newman a laissé New York pour ouvrir une boutique à Westmount, «Le Connaisseur», où l'on retrouve quantité de chefs-d'oeuvre d'une époque où l'art était pratiquement élevé au rang d'une religion.

«Mais, si je me suis établie ici», de raconter madame Newman, «c'est surtout pour être près de ma fille et de mon gendre que j'adore. J'ai la chance d'être la mère de trois enfants qui m'ont donné six petits-enfants, lesquels à leur tour m'ont fait le cadeau de deux arrière-petits-enfants. Depuis que j'habite Montréal, je dois dire que je suis devenue amoureuse de cette ville et de ses habitants. J'y resterai.» Entourée de ses souvenirs faits de porcelaines anglaises, d'anciens flacons de parfum, d'une lampe Tiffany originale, Evelyn Newman mène une vie paisible de grand-mère et parle très peu de ses rencontres avec les grands de ce monde.

«On m'a déjà offert d'importan-



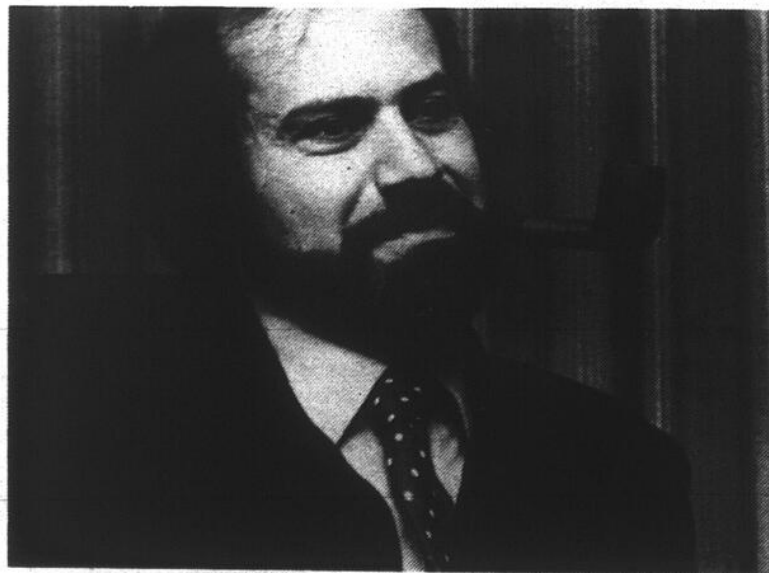
tes sommes d'argent en échange de lettres de grandes personnalités mais j'ai toujours refusé de les céder.» Ce disant, elle exhibe rapidement une lettre portant le sigle de la Maison Blanche. «Mon mari et moi nous sommes toujours fait un point d'honneur de ne pas utiliser les noms de nos clients sans

leur consentement.»

Cette éthique leur a valu le respect de leurs clients et de tous les importants négociants internationaux en oeuvres d'art, base essentielle pour exercer un commerce à un tel niveau. Et ce n'est pas maintenant qu'elle dérogera de cette ligne de conduite.



KIMON VALASKAKIS, un oeil sur le futur

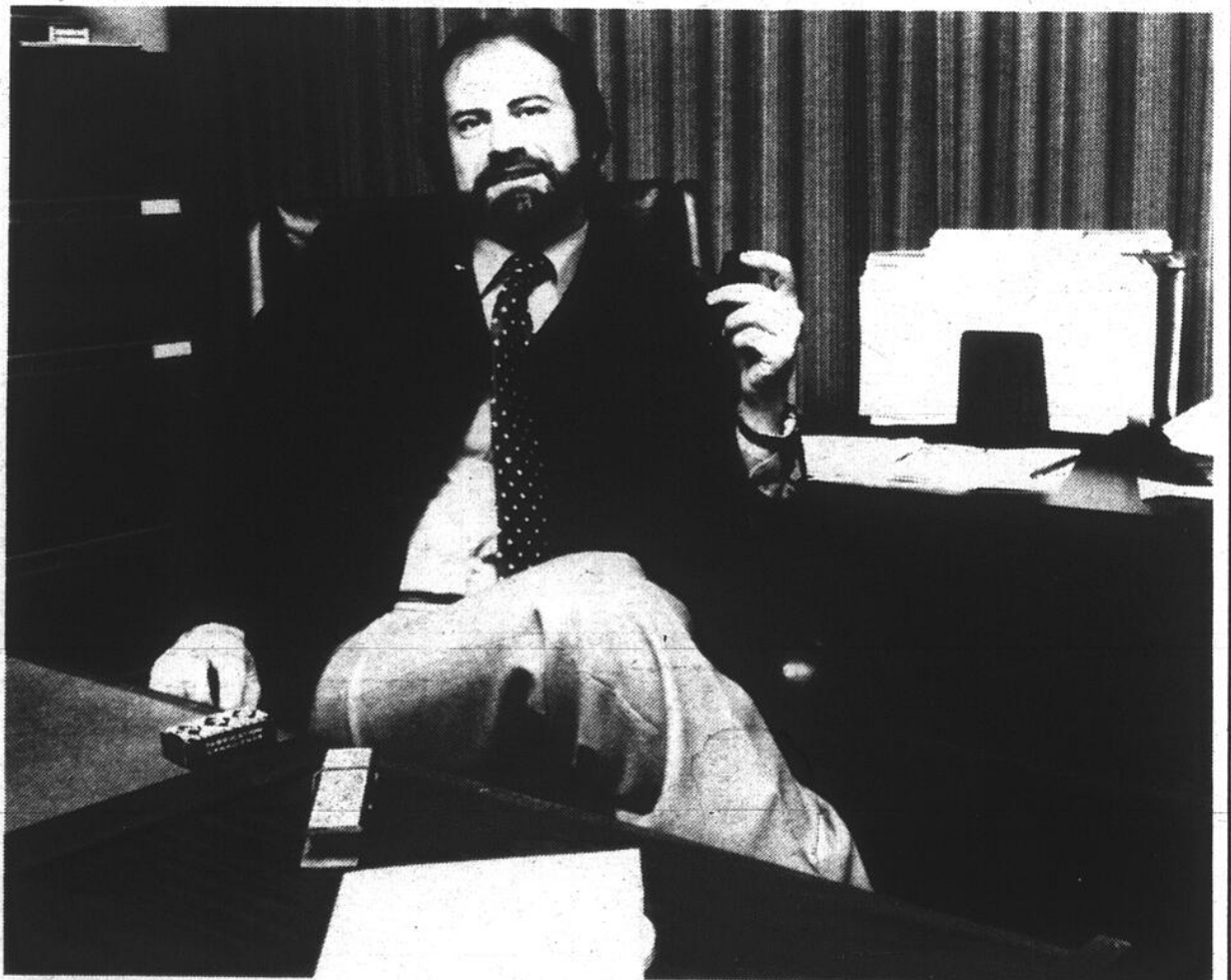


L'homme s'est depuis toujours interrogé sur son avenir et de cette interrogation naquirent certaines pseudo-sciences telles l'astrologie, la chiromancie ou d'autres méthodes relevant du spiritisme. Pour Kimon Valaskakis qui pratique la prospective, science qui utilise une approche scientifique pour analyser les diverses options existant dans l'avenir, il est possible de prévoir ce que sera la société de demain sans avoir recours à la sorcellerie.

Docteur en Sciences économiques et professeur titulaire à l'Université de Montréal, Kimon Valaskakis fonda en 1974 le groupe

Gamma, calqué sur le modèle des «Think Tanks» américains et dont la seule fonction est une projection sur l'avenir afin d'aborder l'inconnu avec une attitude volontariste.

«Nous avons obtenu notre premier contrat du gouvernement fédéral dès notre première année et une équipe de 15 chercheurs secondés par 10 étudiants entreprirent l'étude du complexe problème de la conservation de l'énergie», raconte Kimon Valaskakis. «Certaines de nos suggestions furent appliquées, notamment l'instauration du programme fédéral de subventions pour l'isolation



domiciliaire.»

Actuellement, Gamma a lancé le projet «Delta», lequel étudiera l'effet de la double révolution dans les télécommunications et l'informatique pour les années 80. Selon Kimon Valaskakis, les enjeux sont considérables puisque notre avenir sera intimement lié à l'utilisation de l'ordinateur.

«Avec l'avènement de la fibre optique dans les télécommunications», avance Kimon Valaskakis, «le nombre de canaux de télévision actuellement disponibles,

soit de 30 à 35 passera à plus de 1.000. Ceux qui contrôleront ce «câble» pourront également contrôler l'information. Chaque domicile pourra éventuellement être reliée, via le câble, à un ordinateur central qui pourra, sur demande, soit rediffuser les dernières nouvelles, soit acheminer la commande d'épicerie. Nous devons déjà nous poser la question: Quels seront les mécanismes qui assureront un contrôle efficace de l'utilisation objective de ce super moyen d'information?»

Selon Kimon Valaskakis, deux options seront offertes au public, l'accès à un ordinateur central ou l'utilisation individuelle d'un micro-ordinateur domestique. De plus, les années 80 amèneront d'autres bouleversements sociologiques avec l'introduction de la robotique. D'ici trois ans, on pourra acheter pour quelques \$4.000 un robot qui, en plus d'accomplir certaines tâches domestiques, remplacera plusieurs secteurs d'une main-d'oeuvre déjà décimée par le chômage. Ceci est pour demain...

Les invités du dimanche

Apprivoiser la marée verte

Depuis quelques années, la marée verte a envahi nos foyers. Symbolisant un désir de rapprochement avec la nature, l'homme citadin, las des gris du béton et de l'asphalte, s'est tourné vers la culture et l'entretien des plantes vertes. De plus en plus de québécois investissent chaque année des sommes relativement importantes pour l'achat de plantes mais les échecs sont aussi nombreux. Après quelques mois, les plantes, mal entretenues, se dessèchent et meurent. Dans sa quincaillerie du Centre d'Achats de Côte St-Luc, un jeune montréalais, Michel Chaimberg a monté ce qu'il qualifie d'être la plus importante serre du genre au Canada. Aucune lumière du jour ne pénètre dans son magasin et il a dû reproduire artificiellement les conditions idéales pour la conservation des espèces qu'il offre au public.

«Je peux tout contrôler à l'intérieur de ma serre», affirme Michel Chaimberg. «Chaque plante a des besoins qui lui sont propres que ce soit pour l'intensité de l'éclairage, de l'humidité et de ses besoins en eau.»

Occupant une superficie de 2,000 pieds carrés, la serre de Michel Chaimberg est aussi adéquatement ventilée et un humidificateur maintient l'humidité à 70%.

«Il ne faut pas se faire attraper par les différents gadgets dans le commerce», avance-t-il, «comme par exemple ces tubes fluorescents qui sont censés être spécialement conçus pour l'horticulture. J'utilise deux types de tubes bien communs afin de donner à mes plantes un éclairage à la fois chaud et froid. Elles ont ainsi l'intensité nécessaire à la réaction de



photosynthèse si essentielle à leur bonne santé.»

Michel Chaimberg affirme également que de trop nombreux fleuristes achètent de grossistes des plantes qui n'ont pas été acclimatées. «Les racines sont en état de choc et l'acquéreur l'ignore au moment de l'achat pour finalement se rendre compte après quelques semaines que sa plante est morte. On se décourage et on laisse tout tomber.»

Michel Chaimberg est actuellement le seul marchand qui peut se permettre d'offrir une garantie de trente jours sur la vente de ses plantes. «C'est parce que je les achète directement du producteur et que j'attends qu'elles s'accliment avant de les mettre en vente», dit-il, «ainsi, je connais leur état.»



BERNARD RAGUENEAU, 900 couverts par jour

C'est à cause d'une dispute avec son père que Bernard Ragueneau fit ses valises et quitta la France pour venir au Québec. Il faut croire que ce coup de tête fut très profitable si l'on en juge par le succès de ses deux restaurants, «Les Beaux Jedis» et «Le Friday» où plus de 150 employés s'affairent à servir 900 couverts par jour.

Bernard Ragueneau débuta dans le métier comme garçon de table dans différents restaurants de la métropole avant de marquer un point important en 1969 alors qu'il s'associa à trois hommes d'affaires pour relever un établissement déficitaire qu'il nomma «Le Friday». Quelque temps après, avec un autre associé et un investissement personnel de \$250,000, il ouvrit «Les Beaux Jedis» en s'inspirant d'une initiative semblable à San Francisco. «Je n'ai jamais été un bon inventeur», précise-t-il en souriant, «seulement un très bon imitateur.»

Pour appuyer cette très bonne imitation, Bernard Ragueneau applique les quatre principes pour réussir dans ce domaine riche en faillites. «D'abord, il ne faut pas lésiner sur les quantités servies. Il faut donner plus pour moins d'argent. Les Américains disent «Value for dollar». Ensuite, il faut soigner le décor. Il est important que la clientèle se sente dans une atmosphère qui suscite le confort. Elle ne quittera pas le restaurant à la hâte. Troisièmement, l'emplacement est très important. Il ne faut pas craindre de s'installer dans une rue où il y a plusieurs restaurants car cette variété attire la clientèle qui n'a plus qu'à faire un

choix. Ici, sur la rue Crescent, les restaurants ne manquent pas. Finalement, la relation avec la clientèle doit être aussi bonne que les rapports patron-employés. Ici, le personnel est d'expérience et se sent libre avec les clients. Ils causent et blaguent ensemble.»

Bernard Ragueneau a refusé

une offre de plusieurs millions de dollars pour son restaurant et ne se croit pas millionnaire pour autant. Selon lui, la valeur d'un tel établissement est intrinsèquement reliée à son âme dirigeante. Il est convaincu que sans son capitaine, tout navire risque le naufrage.



Les invités du dimanche

MARIEL HEMINGWAY, une adolescente qui a séduit Cannes

Il semble bien que la jolie Mariel Hemingway porte New York dans son cœur, comme en témoigne son chandail des Rangers, depuis qu'elle a tourné dans *Manhattan*, le dernier film de Woody Allen. Venue présenter ce film hors compétition au Festival de Cannes avec son père Jack, fils du

célèbre écrivain américain Ernest Hemingway, la jeune comédienne de 17 ans y a fait sensation, volant la vedette aux plus grandes stars. Alors qu'il y a à peine trois ans elle était une écolière parmi tant d'autres et rêvait de devenir biologiste, Mariel est maintenant consacrée vedette de cinéma, surpassant

même en popularité sa grande sœur Margaux qui lui obtint son premier rôle, à ses côtés, dans le film *Lipstick*. Nous espérons bien que Mariel Hemingway viendra nous voir bientôt à Montréal, même si son équipe de hockey préférée a été obligée de s'incliner devant Les Canadiens lors des finales de la Coupe Stanley...



Madame ALDO MORO, un an après

La terre continue de tourner pour Eleonora Moro, veuve du leader de la Démocratie chrétienne d'Italie qui fut enlevé par les Brigades rouges, puis assassiné le 9 mai 1978. Ayant retrouvé sa joie de vivre, cette femme alerte de 63 ans enseigne le catéchisme aux enfants de l'Oratoire de l'église San Francesco, que son mari fréquentait assidûment, à Monte Ma-

rio, près de Rome. On la voit ici jouant avec ses élèves pendant la récréation, quelques jours avant le premier anniversaire de la mort de son mari. C'est d'ailleurs en compagnie de ces enfants que Mme Moro se sent le mieux et c'est un peu grâce à eux qu'elle a pu retrouver son sourire après les événements tragiques de l'année dernière.



La Princesse vend du parfum

Valentino a choisi la Princesse Ira de Furstenberg pour être l'ambassadrice de ses parfums et PDG de la nouvelle compagnie. La Princesse Ira est née de l'union de la sœur aînée du Président de Fiat avec un Prince autrichien. Sa vie est un vrai roman: mariée à 15 ans au Prince Alfonso Hohenlohe, de qui elle a eu deux enfants, et ensuite au playboy italien Francisco Pignatari, elle a fait du cinéma et de la télévision. Si elle avoue que son grand amour sera toujours le cinéma, elle espère bien trouver beaucoup de satisfaction à accomplir son nouveau travail. Très belle et très italienne, Ira refuse d'être seulement une «image de marque»; parlant couramment six langues, elle veut prendre une part active à l'essor de l'entreprise et à l'ouverture de nouveaux marchés. La Princesse de Furstenberg est également en train d'écrire un livre... sur la beauté féminine, bien entendu!



DALI serait-il devenu sage?

Il y a quelques semaines, la très sérieuse Académie des Beaux-Arts de Paris accueillait en son sein l'enfant terrible de l'art contemporain: Salvador Dali, grand maître du surréalisme, peintre illuminé (pour ne pas dire halluciné), «paranoïaque-critique» selon son propre terme, y était enfin reçu à l'âge de 75 ans. Exceptionnellement, Dali s'est conformé à la règle pour l'occasion; il portait l'uniforme vert et l'épée symbolique des académiciens. Mais quelle épée! Fidèle à son personnage, le peintre des montres molles a tenu à donner une touche insolite à

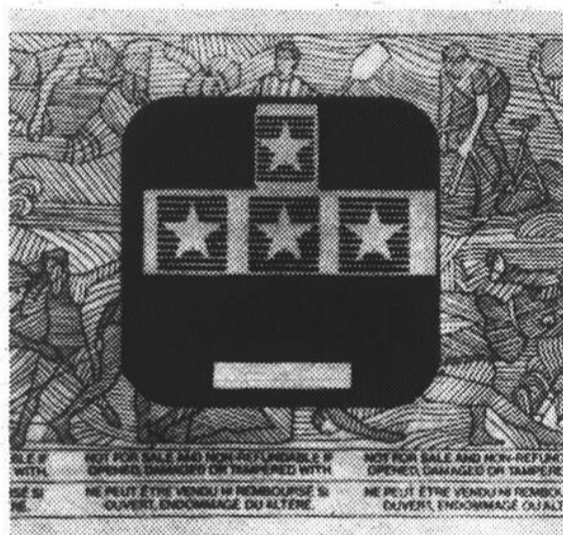
cette cérémonie: il a dessiné lui-même son épée dont la garde est en or, incrustée d'émaux. Le célèbre artiste espagnol a prononcé un discours, probablement en jargon inintelligible comme c'est son habitude, devant la docte assemblée, sous la coupole de l'Académie.

Textes: Robert Juster
Bernard Paré

Photos: Claude Desrosiers,
Gamma, Sygma

Le nouveau nouveau sachet

3 façons de gagner gros



La GRATOUILLE

Elle pourrait vous faire gagner
instantanément

\$2 000, \$20

ou peut-être

un tout nouveau sachet gratuit*.

* 1 million de sachets GRATUITS offerts!

La FOUILLE

À l'intérieur du sachet vous pourriez
trouver un chèque au porteur de

**\$10 000, de \$1 000 ou
de \$100.**

L'ESPOIR

Dans chaque sachet,
un billet, deux tirages

30 juin: 6 prix de \$1 million

5 août: 6 prix de \$1 million

Les numéros gagnants sont maintenant décomposables
en prix de \$100, \$200, \$1 000 et \$10 000.



Une bonne idée pour la Fête des Pères

La gratouille, la fouille et l'espoir
Ça peut combler gros les désirs de papa.
Offrez-lui un nouveau sachet de Loto Canada.

Vous pouvez gagner gros en dehors comme en dedans!

Loto Canada

La loterie nationale

les
15
25



Robert Gemme

PAR
GILLES CONSTANTINEAU

Montréal, début mai: le congrès annuel de l'Association des centres de services sociaux du Québec retentissait d'un double éclat qui s'est désagréablement répercuté à l'oreille des «vieux» de 40 ans.

Le premier avait des effets réconfortants: selon des travaux de recherche terminés en 1977, Robert Gemme, directeur du module de sexologie à l'UQAM, se permettait d'affirmer que les jeunes Québécois auraient mis «la virginité au rancart» en 1994 (c'est ainsi du moins que titrait *La Presse*). Cela revenait à dire, grosso modo, que cette valeur artificielle qui depuis des siècles conditionnait la sexualité occidentale se trouverait, d'ici 15 ans, à peu près dépourvue de la moindre importance; et plus encore, que si les données permettant de prévoir le phénomène étaient actuellement mesurables, les moeurs étaient donc en voie d'évolution rapide.

Bravo, se dirent les «vieux» qui s'accordent tous, ou du moins en majorité, à souhaiter, bien qu'en secret parfois, que leurs rejets échappent aux effroyables difficultés que la sexualité, culpabilisante à l'époque, leur avait causées du temps de leur propre jeunesse — il y a 20 ou 25 ans à peine.

Mais le réconfort ne fut pas de longue durée. Dès le lendemain, un groupe de jeunes âgés de 17 à 22 ans, auteurs d'un diaporama sur la sexualité éloquentement intitulé «Prêt, pas prêt, j'y va», affirmait que les premières expériences sexuelles des jeunes Québécois étaient, aujourd'hui comme hier, marquées avant tout par l'ignorance et la déception.

Une fausse contradiction

Contradiction? M. Gemme nous expliquera que non, que l'évolution de la sexualité et de l'attitude sociale qu'elle suscite a pris d'une part un élan qu'on peut esti-

Les moeurs évoluent, mais l'éducation a raté son coup: la sexualité continue de tourmenter les jeunes

mer normalement irréductible, mais que d'autre part la transformation des moeurs ne s'est pas encore traduite vraiment de façon concrète au niveau de l'éducation officielle; de sorte que sous un climat social de plus en plus permissif, les jeunes sont néanmoins tenus, en matière de sexualité, dans un état d'ignorance égal, toutes proportions gardées, à celui qui avait affligé l'enfance et l'adolescence — pour ne pas dire l'existence entière — de leurs parents.

Le message des jeunes protestataires était à cet égard fort explicite. «J'ai été peinée de voir combien la première relation sexuelle était négative», a déclaré notamment une jeune femme de 20 ans, nommée Suzanne Walsh, qui ajoutait peu après, pour parler de l'ensemble des expériences sexuelles dans son milieu: «Il n'y en avait pas beaucoup qui avaient envie de faire l'amour. Ils n'étaient pas prêts. Ils ne s'étaient même pas masturbés».

Elle avouait qu'elle avait longtemps cru que ses propres parents n'avaient fait l'amour que trois fois dans toute leur vie; et par obligation, pour avoir leurs trois enfants. Elle s'était d'abord sentie scandalisée, le jour où elle avait appris que ses parents faisaient l'amour beaucoup plus souvent qu'elle ne l'avait imaginé, et qu'ils y prenaient plaisir. Mais «tout s'est débloqué», sa mère et elles

ont appris à parler librement de sexualité, et Suzanne a pu exhorter les parents à se montrer plus humains envers leurs enfants, en cette matière. Car la communication dans ce domaine est toujours difficile. C'est ce qui faisait dire à un autre jeune du même groupe, François Emond, qui est âgé de 22 ans: «Quand les parents seront à l'aise pour parler de leurs échecs autant que de leur plaisir, leurs enfants sauront à quoi s'en tenir».

Un péché créé de toutes pièces

C'est également ce que souhaite Robert Gemme. Il est inimaginable, dit-il, que l'on puisse prévoir que d'ici peu la grande majorité des jeunes auront des relations sexuelles prémaritales dépouillant la virginité de toute valeur, et que par ailleurs les communications parents-enfants ni l'éducation fournie en cette matière ne se seront améliorées pour la peine, dans l'intervalle.

Pour preuve de l'état actuel d'incommunication, on peut noter le fait que les Québécois, quel que soit leur âge, sont peu nombreux à savoir que les sixième et neuvième commandements de Dieu,

tels qu'enseignés par l'Eglise catholique: «Impudique point ne seras» et «Oeuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement», fondements de toute une culture de réprobation à l'endroit du plaisir sexuel, n'ont absolument aucune base biblique. Ils ne sont pas

au nombre des commandements transmis à Moïse, et décrits dans le Décalogue.

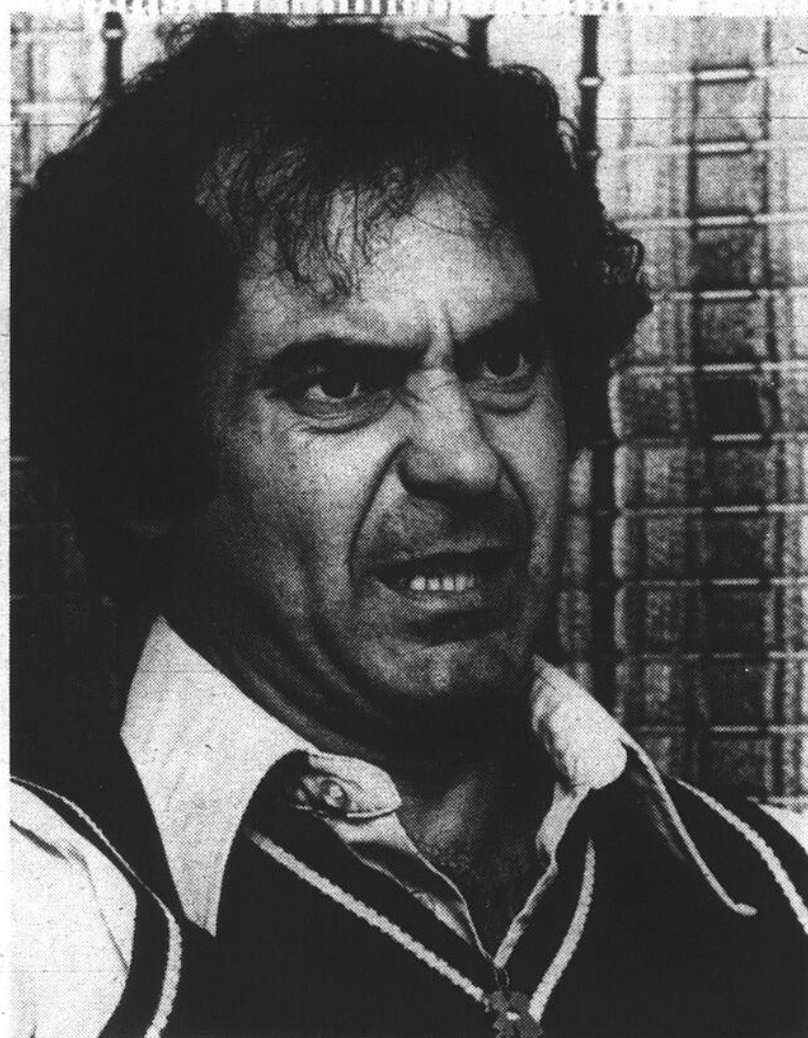
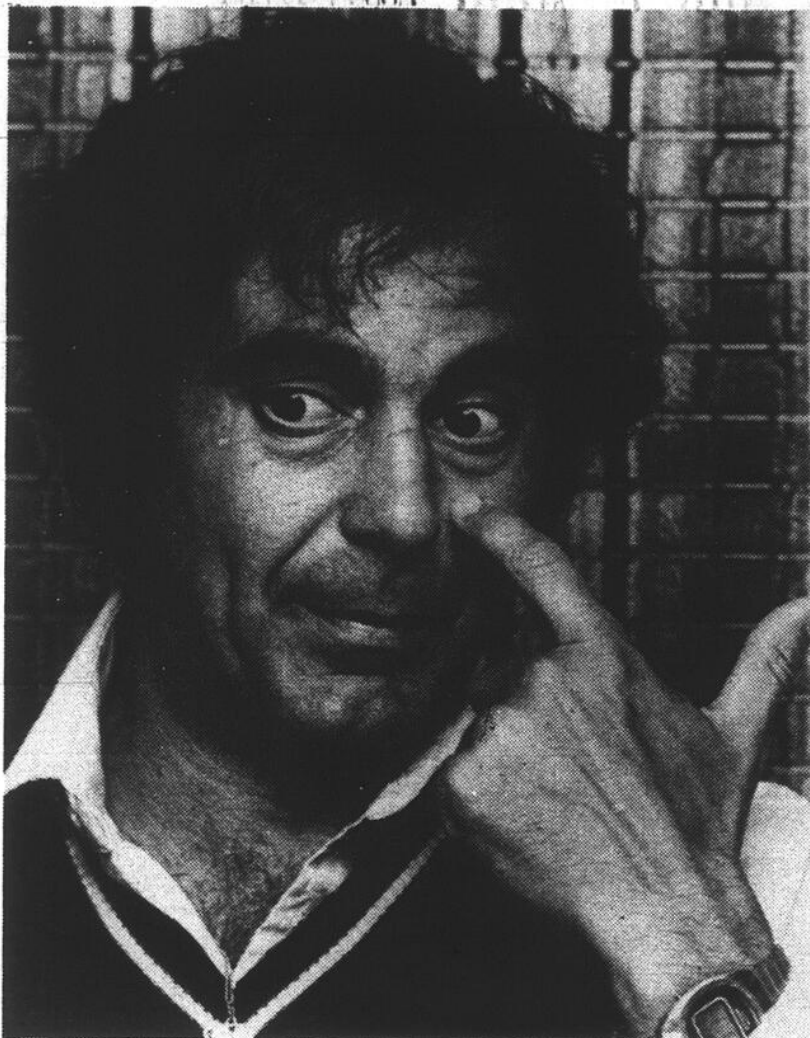
C'est ce qu'avait signalé entre autres l'Association des sexologues du Québec, dans son mémoire sur l'éducation sexuelle à l'école, présenté en 1978 à l'occasion de la publication du Livre vert sur l'éducation primaire et secondaire. «Le contenu confessionnel en matière de sexualité, soulignait le document, n'est le résultat que d'interprétations humaines et historiques, plutôt que de messages divins ou intemporels».

Robert Gemme insiste sur ce point: «Il s'agit là, dit-il, d'un péché créé de toutes pièces, mais qui a quand même déterminé des siècles de culpabilisation sexuelle».

Or à l'heure actuelle, le seul enseignement sexuel donné dans nos écoles l'est par l'entremise des cours de religion ou de morale, et l'idéologie confessionnelle y supprime toute information effective et objective sur une foule d'éléments estimés «immoraux», en particulier sur la physiologie exacte des relations sexuelles, sur les méthodes contraceptives autres que naturelles ou sur l'apprentissage du plaisir sexuel. Mais loin d'annoncer une ouverture d'esprit quelconque à cet égard, le ministère indique plutôt l'intention de rendre l'école publique plus strictement confessionnelle.



les
15
25



L'amour de plus en plus

Mais pendant ce temps les jeunes, qu'ils s'y sentent contraints par le contexte social ou qu'ils le fassent dans un esprit de contestation ou pour toute autre raison, se livrent de plus en plus nombreux à l'apprentissage des relations sexuelles. «Notre recherche, déclarait Robert Gemme au congrès des services sociaux, indique une augmentation significative du taux de coït prémarital dans les années 70», chez les jeunes de 19 à 22 ans.

De 1965 à 1971, en réalité, le taux d'accroissement a été de 89% dans l'ensemble, de 200% chez les jeunes femmes, et de 71% chez les jeunes hommes. Cet accroissement ne semble pas s'être stoppé au début des années 70, si on en croit des recherches américaines récentes, selon lesquelles le taux des relations sexuelles prémaritales chez les jeunes filles blanches âgées de 15 à 19 ans a augmenté de 43.9% entre 1971 et 1976. Or les causes de l'accroissement sont les mêmes, au Québec et aux États-Unis: érotisation de la culture, libération de la femme, valorisation des relations prémaritales en contexte amoureux, et effacement de la morale sexuelle basée sur la virginité.

Les augmentations antérieures, ajoutait M. Gemme, «ne peuvent qu'être favorables à de nouveaux accroissements. Nous prédisons qu'il y aura un effet d'entraînement causé par la présence d'un plus grand nombre de déviants (c'est-à-dire de jeunes pratiquant le coït prémarital). Entre 1940 et 1965, on comptait en moyenne au plus 6 déviants dans un groupe formé de 10 jeunes hommes et de 10 jeunes femmes; le plus souvent, ces jeunes n'étaient pas considérés comme des modèles à imiter. C'était surtout vrai pour la jeune fille, considérée alors comme «une mauvaise fille», une «putain» ou une «fille facile».

Mais les importants changements survenus dans l'infrastructure socio-culturelle ont entraîné le «décollage sexologique» des années 70. «De sorte qu'aujourd'hui, dans un groupe équivalent de 20 personnes, on compte au moins 10 déviants actifs. Et parmi eux, il y a une forte probabilité de rencontrer un ou une amie qui, de toute évidence, ne peut être qualifiée de mauvaise personne. Les jeunes seront alors davantage témoins de fréquentations heureuses et non chastes».

Les conformistes... par défaut

En ce qui concerne l'attitude morale des jeunes «déviants» (ne pas perdre de vue qu'il s'agit non pas de «pervers» mais de «non-conformistes»), il est intéressant de voir qu'ils estiment dans une proportion de 95% que «le coït amoureux est acceptable», et que le coït non-amoureux est aussi acceptable, mais dans une proportion beaucoup moins élevée: 53.3%. Robert Gemme s'arrête un instant sur ce point. Cette façon de voir, selon lui, n'est pas idéale. Il serait plutôt souhaitable que les relations sexuelles soient considérées acceptables sans égard au contexte amoureux. C'est le romantisme qui remonte la tête. Et le fait de rendre l'acceptabilité des relations sexuelles dépendantes des sentiments amoureux n'est peut-être qu'une autre forme, fleur-bleue celle-là, de moralisme, avec tout ce qu'elle peut comporter de contraintes éventuelles.

Notons de plus que chez les jeunes en cause, la notion de sexualité peccamineuse est pratiquement disparue, en même temps qu'on s'est défait de l'importance naguère encore accordée aux préceptes de l'Eglise. Ainsi pour 87.5% des «déviants», l'importance des enseignements de l'Eglise est nulle en cette matière. Celle des enseignements des pa-

rents l'est également, pour une proportion de 75.4% d'entre eux. Et ils estiment d'autre part, dans une proportion de 97.3%, que leur propre autonomie, en contexte amoureux, est importante.

De façon encore plus rationnelle, 96.7% déclarent qu'ils ne voient pas le coït «amoureux» comme un péché. La proportion tombe à 84.3% dans le cas du coït non-amoureux. Et pour revenir à cette notion de départ, pour 85.8% d'entre eux, «l'influence de la virginité sur les chances de mariage» est inexistante.

A signaler aussi le fait que les non-déviants, aussi appelés les «conformes», adoptent une attitude morale non-traditionnelle sur plusieurs des points où les «déviants» avaient manifesté une attitude identique. Ainsi pour 78.8% d'entre eux, les relations sexuelles en contexte amoureux sont acceptables, 74.8% estiment que l'importance des enseignements de l'Eglise est nulle, cependant que 92.8% déclarent qu'ils ne font

aucun rapport entre la notion de péché et les relations sexuelles amoureuses.

Il est amusant à ce sujet de relever ce qu'avait révélé une recherche récente effectuée au Cegep Édouard-Montpetit, à savoir que 44.9% de tous les étudiants qui n'avaient jamais eu de relations sexuelles complètes attribuaient la chose au «manque d'un partenaire valable». Ce qui en faisait, selon Robert Gemme, des «conformes circonstanciels», c'est-à-dire des «déviants» possibles à qui n'a manqué que l'occasion.

L'attitude des adultes

A la multitude des facteurs socio-culturels favorables à un abandon progressif des valeurs traditionnelles s'ajoute celui de l'attitude des parents. «Les adultes en général, note Robert Gemme,



adoptent une attitude... traditionnelle face à la virginité. Toutefois... nous nous apercevons que les conditions socio-culturelles responsables de la nouvelle permissivité chez les jeunes a influencé aussi les adultes qui ont eu des relations sexuelles durant leur période prémaritale».

Les adultes ainsi estimés «déviants» révèlent une attitude morale non-traditionnelle qui constitue «un autre facteur qui devrait favoriser l'accroissement des relations sexuelles prémaritales», d'autant plus que selon les données actuelles, «les jeunes d'aujourd'hui devraient demeurer permissifs même lorsqu'ils deviendront parents».

Il a suffi à l'équipe de Robert Gemme d'appliquer au phénomène d'accroissement un taux annuel de 2.2%, largement expliqué dans l'exposé qu'il a fait de sa recherche, pour en arriver au chiffre donné, selon lequel 95% des jeunes femmes de 19 à 22 ans auront, en 1994, des relations sexuelles prémaritales, ce qui en tout état de cause aura pour effet de faire disparaître la notion de virginité. La proportion de 95% est en effet considérée comme un maximum, «compte tenu, dit le document de Robert Gemme, des homosexuelles, des handicapées, des malchanceuses, etc.»

«Il ne resterait donc que 16 ans environ au Québec, poursuit le document, pour s'adapter à la vague de permissivité prémaritale. Il faudrait donc le plus tôt possible prévoir des cours d'éducation sexuelle sur la physiologie et la psychologie de la réponse sexuelle et sur la contraception. Il serait illogique de maintenir la grande majorité des jeunes dans l'ignorance, alors qu'ils seront presque tous sexuellement actifs. Il faudrait aussi réformer l'institution familiale qui généralement exclut le coït prémarital de ses cadres». (Oui, on aura bien compris: il est souhaité que la famille permette à ses enfants de faire l'amour sous le toit familial.) «Actuellement, cette institution force la sexualité prémaritale à s'exercer soit dans la voiture, soit dans les hôtels ou les motels, soit dans les parcs, soit dans les campings». Un peu comme il y a 20 ans...

(Voir autre texte Page 10)

La recette de la semaine de Margo Oliver



Si vous n'avez pas de moule spécial, vous pouvez faire cette salade dans un bol ordinaire. Elle n'en réjouira pas moins vos convives. Elle est faite de saumon et de thon et renferme également du céleri, du piment et des oignons verts.

Salade de poisson en gelée

1 enveloppe (1 cuil. à table) de gélatine en poudre
3/4 tasse de jus de tomate
1 cuil. à table de sauce à bifteck, du commerce
1 tasse de jus de tomate
1 enveloppe (1 cuil. à table) de gélatine en poudre
1/2 tasse d'eau froide
1 tasse de crème sure, du commerce
3/4 de tasse de mayonnaise
1/2 tasse de céleri en dés
1/4 de tasse de piment vert haché
1/4 de tasse d'oignons verts hachés
1 cuil. à table de pimento de conserve, en dés

1 cuil. à thé de zeste de citron râpé
1 cuil. à thé de jus de citron
1 boîte de 7 3/4 onces de saumon, émietté
1 boîte de 7 onces de thon, émietté
Laitue

Ajouter 1 enveloppe de gélatine à 3/4 de tasse de jus de tomate, dans une casserole; laisser reposer pendant 5 minutes. Ajouter aussi la sauce à bifteck. Chauffer, en brassant constamment, jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute. Retirer du feu et ajouter 1 tasse de jus de tomate, en brassant. Verser dans un moule de 2 pintes et réfrigérer jusqu'à ce que la gelée soit

prise mais encore un peu collante à la surface.

Ajouter 1 enveloppe de gélatine à l'eau froide, dans une casserole; laisser reposer pendant 5 minutes. Chauffer, en brassant constamment, jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute. Retirer du feu, laisser tiédir et ajouter, en brassant délicatement, tous les autres ingrédients excepté la laitue.

Verser dans le moule, sur la couche de gelée à la tomate, et faire refroidir au réfrigérateur jusqu'à ce que ce soit ferme. Démouler sur de la laitue, au moment de servir. (De 6 à 8 portions).

LA CORVETTE ST. LAURENT No1

création *Oncle Gui*

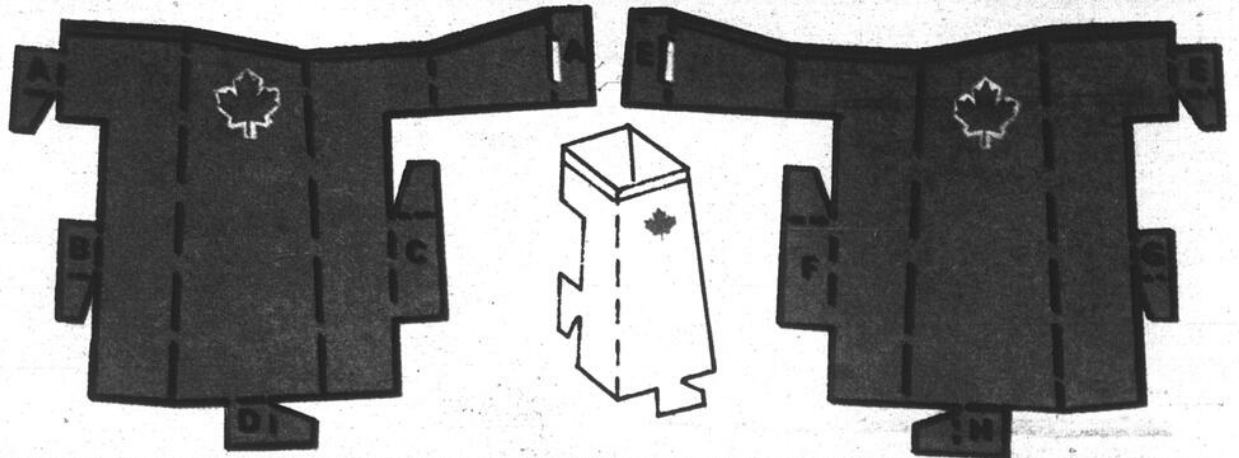
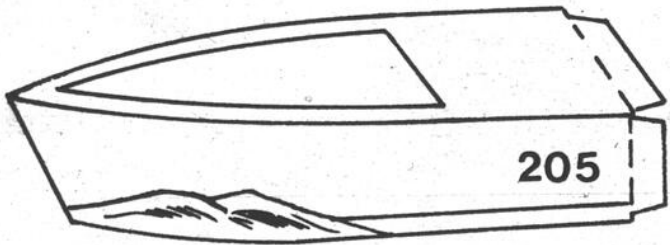
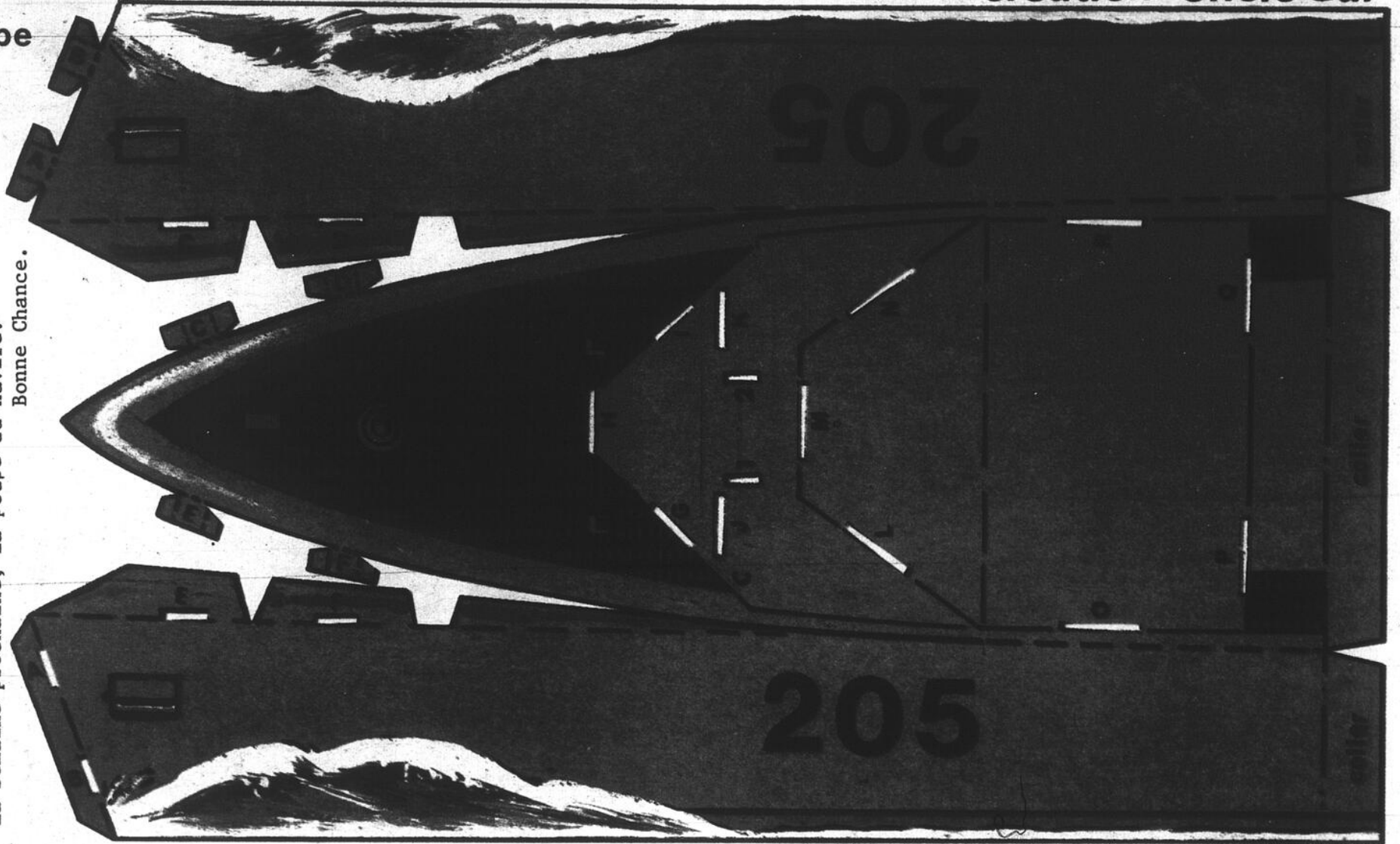
la poupe

Bon Dimanche-Matin

Aujourd'hui, nous commençons la première partie d'une "corvette" des Forces Armées Canadiennes.

Si tu suis bien les indications, tu la trouveras facile à construire. Quand elle sera complétée dans quelques semaines, tu auras alors un vrai beau navire de collection.

La semaine prochaine, la poupe du navire.
Bonne Chance.



TA CUISINE

No1

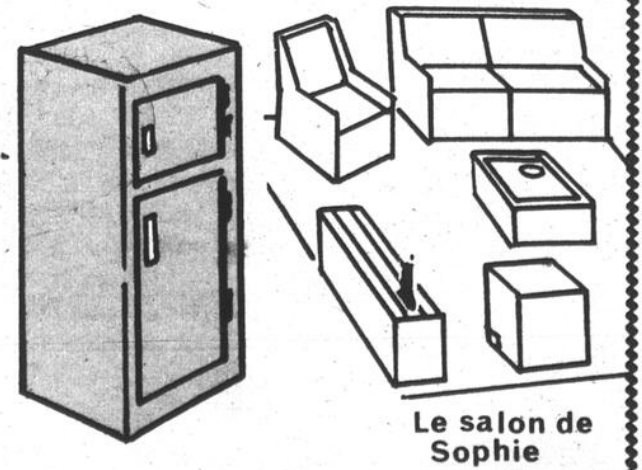
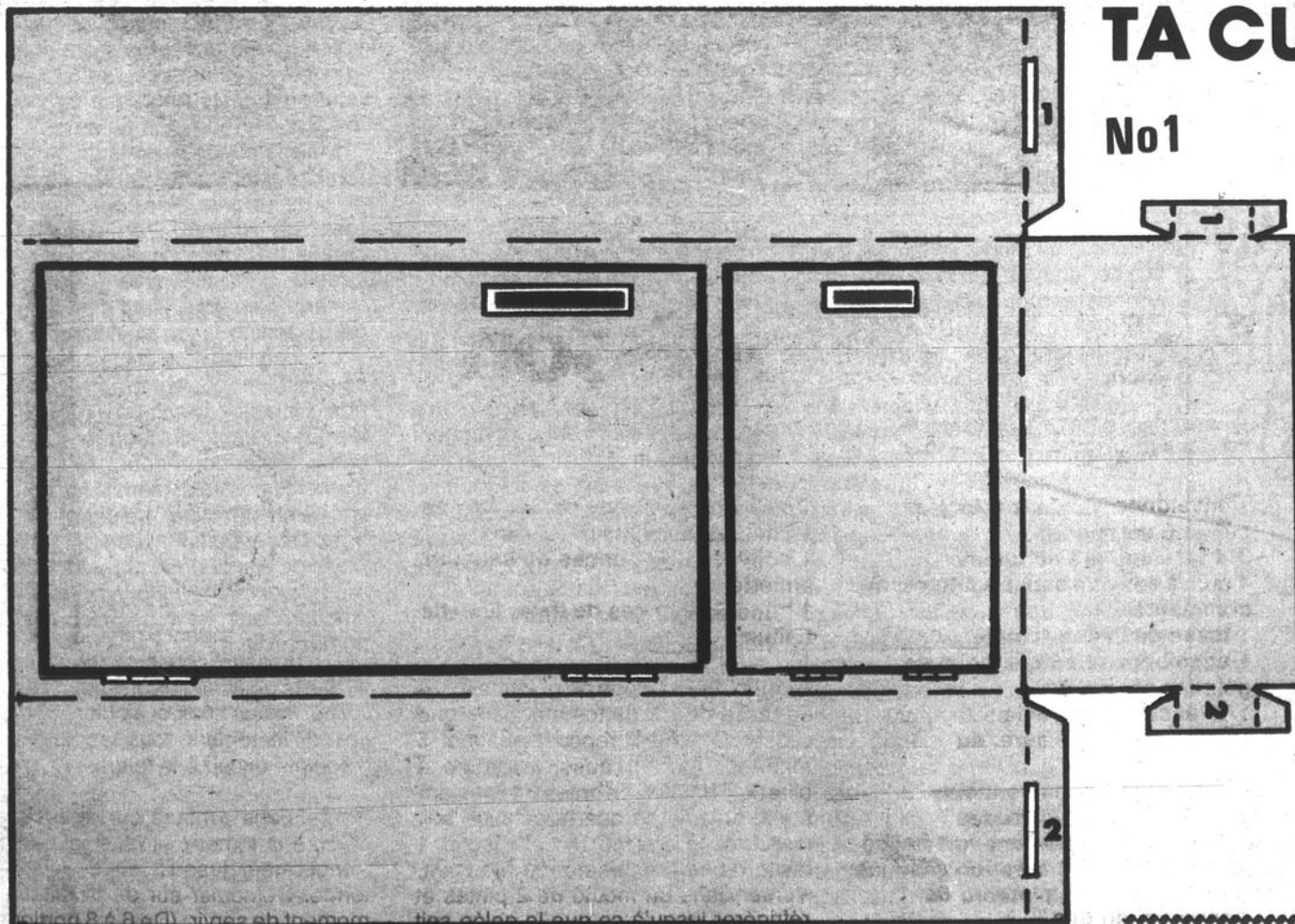
Bon Dimanche-Matin

Maintenant que le salon de Sophie est complet, nous commencerons ensemble à meubler sa cuisine.

Le premier morceau est des plus facile, le réfrigérateur.

Dimanche-matin prochain, le poêle et ses accessoires.

Bonne journée



Le salon de Sophie

Symposium sur la sexualité de l'enfant

les 7, 8 et 9 septembre 1979



pour information
Symposium Enfance et sexualité
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888 succursale "A"
Montréal, Québec
H3C 3P8
Téléphone (514) 282-4679

Pré-programme

Secteur A
Développement sexuel de l'enfant "normal"
Secteur B
Difficultés, conflits, pathologies et thérapies de la sexualité et de l'érotisme de l'enfant
Secteur C
Expériences éducatives et pédagogiques sur la sexualité de l'enfant
Interprétation
Français — Anglais
Coût d'inscription
Avant le 31 mai: \$80.00
Après le 31 mai: \$100.00
Conférenciers invités:
Carlfred B. Broderick, Mary S. Calderone, Albert Ellis, Robert J. Flynn, John H. Gagnon, Richard Green, Harry F. Harlow, Harold C. Lyon, Heino Meyer-Bahlburg, Ira L. Reiss, Ronald J. Slaby et cinquante autres présentations



L'Année Internationale de l'Enfant 1979

LA PRESSE

Symposium of the sexuality of the child

Septembre 7, 8 and 9, 1979

for information
Symposium Enfance et sexualité
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succursale "A"
Montréal, Québec
H3C 3P8
Téléphone (514) 282-4679



Pre-programme

Sector A
Sexual development of the "normal" child
Sector B
Difficulties, conflicts, pathologies, and therapies in child sexuality and eroticism
Sector C
Educational and pedagogical experiments on child sexuality
Interpretation
French — English
Registration Fee
\$80.00 before 31 st May
\$100 after 31 st May
Carlfred B. Broderick, Mary S. Calderone, Albert Ellis, Robert J. Flynn, John H. Gagnon, Richard Green, Harry F. Harlow, Harold C. Lyon, Ira L. Reiss, Ronald J. Slaby, Heino Meyer Bahlburg, and fifty other presentations.



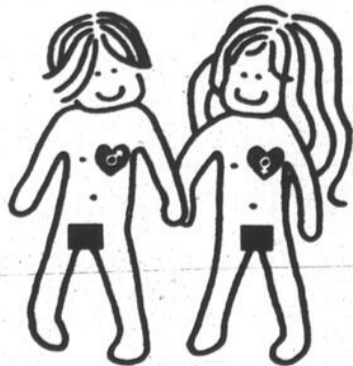
International Year of the Child 1979

MONTRÉAL STAR

Symposium of the sexuality of the child

Septembre 7, 8 and 9, 1979

for information
Symposium Enfance et sexualité
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succursale "A"
Montréal, Québec
H3C 3P8
Téléphone (514) 282-4679



Pre-programme

Sector A
Sexual development of the "normal" child
Sector B
Difficulties, conflicts, pathologies, and therapies in child sexuality and eroticism
Sector C
Educational and pedagogical experiments on child sexuality
Interpretation
French — English
Registration Fee
\$80.00 before 31 st May
\$100 after 31 st May
Carlfred B. Broderick, Mary S. Calderone, Albert Ellis, Robert J. Flynn, John H. Gagnon, Richard Green, Harry F. Harlow, Harold C. Lyon, Ira L. Reiss, Ronald J. Slaby, Heino Meyer Bahlburg, and fifty other presentations.



International Year of the Child 1979

TORONTO STAR



Robert Gemme

les
15
25

Les petits Anglais n'ont pas de sexe...

Nous n'en avons pas cru nos yeux. Vous n'en croirez pas les vôtres non plus. Dans le cadre de l'Année internationale de l'enfant, le département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal jetait récemment les bases d'un symposium sur la sexualité de l'enfant, et retenait dans différents médias canadiens de l'espace publicitaire payé au tarif régulier, pour annoncer que l'événement se tiendrait les 7, 8 et 9 septembre prochains.

Dans les médias de langue française, comme en témoigne l'annonce reproduite de *La Presse* du 25 mai, le message fut reproduit intégralement — pourquoi en aurait-il été autrement?

Mais il n'en fut pas ainsi dans les journaux de langue anglaise, ni à Montréal, ni à Toronto. A Montréal, le *Montreal Star*, qui s'applique pourtant ces jours-ci à se trouver une seconde jeunesse, décida que le symbole mis au point par les services graphiques de l'UQAM: une esquisse de deux enfants nus se tenant par la main, était horripilant, pour ne pas dire *shocking*. Tout le monde sait, en effet, que les petits Anglo-Canadiens viennent au monde sans sexe, et que toute la sexualité, chez nos concitoyens de langue anglaise, se fait sous le signe de la parthénogenèse, en attendant la propagation des bébés-éprouvettes. C'est propre, comme une belle faïence anglaise. Ou en d'autres mots, c'est l'amour dans le

lave-vaisselle. Les censeurs du *Montreal Star* résolurent donc de rétablir leur réalité des choses, et expurgèrent le dessin des deux sexes.

Sans en dire un mot aux annonceurs, selon ce que nous a confié l'organisateur du symposium, M. Marcel Couture. Cet acte à proprement parler de censure nous fait nous interroger sur le sens de la morale professionnelle de ces messieurs parfois très portés à vouloir la faire aux autres. Et nous interroger aussi sur les fondements de cette réputation qu'on a faite voici longtemps aux Québécois de langue française, celle d'être affligés d'un étroit puritanisme.

Mais il n'y a pas d'Anglais qu'à Montréal. Il s'en trouve également quelques-uns à Toronto, possédés du même sentiment d'épouvante devant tout ce qui est sexuel. Chacun sait également que les Torontois de bonne souche ont obtenu ces temps derniers l'expurgation de certaines rues de leur ville de tout ce qui pouvait s'y

rapprocher d'une forme quelconque de commerce sexuel. C'est-à-dire qu'on y a fait disparaître les «salons de massage» et les procédés de sollicitation, qui constituaient une trop manifeste négation de cette réalité pourtant universellement admise, selon laquelle les petits Anglais, *a fortiori* les grands, n'ont pas de sexe.

Mais là où les Anglais de Montréal se sont bornés à retoucher, ceux de Toronto, plus particulièrement du *Toronto Star*, cultivant depuis des mois la réaction violente, y sont allés d'un coup de tampon noir, équivalent d'un acte de castration façon totalitaire.

L'accueil fait à ces actes insensés a été partout le même: «Il faut être malade», disait-on — chez les Québécois de langue française, entendons-nous. Mais il n'est pas possible, même si le péché sexuel n'existe que dans l'esprit de qui le commet, que tous les Anglo-Canadiens souffrent de la même perversion, quoi que veuillent faire accroître leurs présumés porte-parole.

ÉCONOMIE



LA NOTION

ANDRÉ POIRIER
Ecole des hautes
études commerciales

Le GATT et la libéralisation des échanges

Depuis leur lancement, à Tokyo en 1973, jusqu'à leur conclusion, à Genève il y a quelques semaines, les dernières négociations commerciales multilatérales ont, à plusieurs reprises, occupé l'avant-scène de l'actualité économique mondiale.

Qu'est-ce que le GATT?

Au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, sous l'égide de l'Organisation des Nations-Unies, nouvellement créée, les principaux pays commerçants de l'époque négocièrent un accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, que l'on connaît sous son sigle anglais: le GATT.

Depuis plus de trente ans, cet accord sert de code général pour régler les échanges entre les pays. On y trouve les règles de jeu sur lesquelles les pays se sont entendus. Ces règles sont assez souples pour que les signataires puissent continuer d'y souscrire, en principe, même quand leurs intérêts conjonctuels les amènent à y faire de sérieuses entorses. Mais, même dans cette démarche hésitante, l'objectif est clair et précis: **promouvoir le libre échange**. On peut tout de suite dire que cet objectif a été atteint en bonne partie et que, depuis trente ans, le monde a connu une croissance des échanges qu'il était difficile d'imaginer, au lendemain du conflit le plus destructeur de l'histoire. Ces résultats ont été obtenus parce que les pays, dans l'ensemble, ont respecté quelques obligations de base auxquelles ils s'étaient engagés (obligation de ne pas faire de discrimination entre les pays signataires, de s'accorder mutuellement des réductions de droits de douane, de ne pas construire

d'obstacles non-douaniers qui auraient comme effet de restreindre le commerce entre eux par exemple).

Rappel historique

Il serait tout aussi faux que prétentieux de croire que cet effort de promotion du commerce international est une invention de notre époque. De tout temps, les partenaires commerciaux ont tenté de réduire toutes les barrières que les responsables politiques s'ingéniaient à construire, à lutter contre toutes les formes de **politiques d'achat chez nous** au nom de la liberté de commerce. Dès le douzième siècle, les commerçants européens avaient établi, dans le Gotland, une petite île située au sud de la Suède, une zone franche où ils s'échangeaient toutes sortes de marchandises, à l'abri des interventions des gouvernements. Ce n'était pas la première manifestation de ce désir de libéralisation des échanges, et on devait en connaître plusieurs autres par la suite. Au cours du siècle dernier, sous l'influence de l'Angleterre, alors toute puissante, ce courant de libre échange avait atteint un niveau remarquable. Mais, la montée des nationalismes européens, qui allait conduire à la guerre de 1914-1918, renversa cette tendance. Entre les deux guerres mondiales, le commerce international ne connut pas une très forte reprise parce que les inflations européennes et la grande crise de 1929 ranimèrent les nationalismes. Ces na-

tionalismes furent fortement ébranlés par la guerre de 39-45, et c'est dans ces circonstances que le GATT permit la plus grande libéralisation des échanges que l'on ait observé.

Pourquoi rechercher le libre échange?

Tous, nous saisissons facilement que la spécialisation des tâches apporte certains avantages. Nous savons que sur la ferme traditionnelle, on faisait à peu près tout, culture, élevage, tissage, menuiserie, construction, bois de chauffage, savon, beurre, etc. Mais les choses ont bien changé. Les agriculteurs ont choisi les cultures pour lesquelles leur ferme est la mieux adaptée. S'ils produisent du lait, ils y consacrent toute leur activité, et s'adressent à d'autres producteurs pour s'habiller, se loger, se chauffer et même pour se nourrir. Cette spécialisation a fait disparaître tout un folklore, ce que les nostalgiques regrettent, mais, par ailleurs, cette spécialisation a suscité un progrès économique qui s'est traduit par l'enrichissement de tous les membres de la société. Cet enrichissement a eu un coût: les populations ont dû se déplacer. Il y a aujourd'hui beaucoup moins d'agriculteurs qu'il y a cent ans, et la croissance des villes ne s'est pas produite sans provoquer de problèmes.

Dans le domaine des échanges internationaux, on peut

faire le même raisonnement. Les pays n'ont pas tous les mêmes ressources, et si chacun se spécialisait dans les activités qui correspondent le mieux à son potentiel, tout le monde serait plus riche. Il faut préciser que tout le monde serait plus riche, à condition que des taxes douanières ne viennent pas annuler les avantages de prix que le producteur le plus efficace détient. Plus les droits de douanes sont élevés, plus on favorise le maintien des activités les moins rentables. Il suffit de monter suffisamment les droits de douanes pour provoquer, au Canada, la production de bananes en serre.

Pourquoi, si les avantages en sont si évidents, n'avons-nous pas aboli toutes les taxes et autres barrières douanières? Parce que la spécialisation des tâches dans le domaine international a, elle aussi, un coût. Si l'on réduit les droits de douanes sur les textiles, les consommateurs canadiens y gagneront, mais il faudra déplacer nos populations. Il faudra trouver de nouveaux emplois pour les travailleurs du textile qui ne pourront plus faire face à la concurrence étrangère. C'est donc graduellement que l'on réduira les droits de douanes pour se donner le temps nécessaire aux ajustements. Les négociations du GATT sont l'occasion de décider de l'importance et du calendrier de ces réductions.

Le Tokyo Round

La dernière ronde de négociation a débuté à la fin de l'été

1973. A ce moment-là, la croissance économique mondiale était forte, l'inflation n'avait pas encore atteint des niveaux élevés et les marchés financiers internationaux connaissaient un boum sans précédent. Toutes les conditions étaient réunies pour que les pays acceptent de faire un pas important vers une plus grande libéralisation des échanges. Il n'y avait qu'un seul problème nouveau: la présence à la table des négociations d'un grand nombre de pays en voie de développement, qui voulaient dégager une approche commune face aux pays industrialisés.

Puis, ce fut la guerre d'octobre 1973 au Moyen-Orient, la hausse vertigineuse des prix du pétrole, la déstabilisation des marchés financiers internationaux, l'inflation généralisée, le ralentissement des échanges internationaux et la stagnation économique. Toutes les conditions étaient soudain réunies pour une forte poussée de nationalisme économique. Dans tous les pays, les producteurs ont redoublé leurs pressions auprès des gouvernements, pour obtenir des mesures protectionnistes.

Sur cette toile de fond, les négociations ne pouvaient pas être faciles. On croyait au départ qu'il allait être possible de modifier les règles du jeu de façon assez fondamentale, mais cela ne s'est pas révélé possible. Les pays industrialisés ont finalement pu en arriver à des ententes entre eux, mais rien n'est vraiment réglé avec les pays en voie de développement. Beaucoup d'experts pensent que les ententes négociées entre les partenaires industrialisés ne seront que partiellement mises en opération au cours des prochaines années, et que même les bases d'une entente globale avec les pays en voie de développement, pour établir un **nouvel ordre économique**, sont encore à trouver.

ÉCONOMIE

2. MONTRÉAL:

PAR ANDRÉ BASTIEN

Les hommes politiques ont plus d'une raison de s'inquiéter de la situation économique de la région montréalaise qui, au fil des ans, ne cesse de se détériorer. Sa population stagne; elle décroît même, aux dires des statisticiens, menaçant de descendre sous le million, ce qui aurait pour première conséquence de mettre fin aux prétentions de l'administration municipale qui clame le rôle international de Montréal. Son industrie, fortement axée sur les secteurs «mous» a connu les pires difficultés jusqu'à l'adoption, à la fin de 1976, des contingentements à l'importation, mais malgré cette ultime mesure de sauvetage, la partie est loin d'être gagnée: Comment pourrait-il en être autrement, alors qu'après l'exode des sièges sociaux des institutions financières, on assiste maintenant à une relocalisation, au profit de la rivale, Toronto, des services d'informatique des grandes entreprises montréalaises, quand l'état-major de ces sociétés lui-même n'émigrent pas dans la capitale ontarienne?

Malgré ces chiffres alarmants, l'économiste Pierre Lemieux, dans une étude publiée dans la revue *Commerce* et déjà cité dans le premier volet de ce reportage, n'en conclut pas moins que «le défaitisme prononcé que l'on observe ces temps-ci, au sujet de la situation économique de Montréal, est quand même exagéré. Premièrement, il y a la conjoncture extérieure — Canada, États-Unis — qui n'a pas été encourageante depuis quelque temps, et si Montréal se porte plus mal que Toronto, elle ne va généralement pas plus mal que l'ensemble du Québec. Plusieurs difficultés pourraient n'être que conjoncturelles...

«Il ne faut pas non plus ni exagérer la signification de certaines difficultés actuelles ni oublier les quelques indicateurs positifs dans des secteurs qui semblent péricliter. Les tendances démographiques ne constituent qu'un symptôme et non une cause des difficultés économiques de Montréal et du Québec. Si Montréal a perdu son rôle de centre financier du Canada, la Bourse de Montréal

réussit quand même à concurrencer Toronto dans le nouveau marché des «options». Quant au transport aérien, c'est partout dans le monde qu'il a récemment fléchi.»

L'exode des sièges sociaux

Ce climat de défaitisme dont fait état Pierre Lemieux est peu propice à une action positive; et il conduit souvent même à des débats stériles qui font les manchettes des journaux. A titre d'exemple, il suffit de penser à tout ce bruit autour de la présumée exode des sièges sociaux.

Que faut-il en penser?

Selon les uns, Montréal serait victime d'une véritable hémorragie, que l'arrivée au pouvoir du Parti québécois, en novembre 1976, aurait contribué à aggraver; pour les autres, l'affaire n'aurait rien de catastrophique; nous serions en présence de quelques cas marginaux tout au plus qui viendraient confirmer un mouvement déjà ancien, visible dans toute l'Amérique du Nord.

Au cours des derniers mois, trois études portant sur ce sujet ont fait l'objet d'une publicité tapageuse. Leur mérite: fouiller une question qui ne cesse de préoccuper; aucune toutefois ne paraît exempte d'a priori. Ainsi, ne faut-il pas s'étonner que leurs conclusions soient diamétralement opposées.

Dans une «Analyse de l'industrie des sièges sociaux à Montréal», étude réalisée pour le compte du Conseil du patronat du Québec, les auteurs affirment, par exemple:

- que 15 pour 100 des compagnies interrogées ont déjà décidé de déménager l'ensemble ou la majorité des activités de leur siège social, ce qui représenterait le transfert de 500 à 1,000 emplois et la disparition donc de 2,000 à 4,000 emplois induits;
- que 30 pour 100 des entreprises touchées par cette étude prendront une décision d'ici deux ans quant à la relocalisation de leur siège social;

• que les activités séparées des sièges sociaux seront obligatoirement regroupées en un lieu unique et, dans les conditions actuelles, au détriment de Montréal;

• qu'il n'y aura pas d'implantation de nouveaux sièges sociaux.

Ces sombres conclusions se voient confirmées dans un bref document sur «La réalité du phénomène des transferts des opérations des entreprises en dehors du Québec» que signait, en novembre 1978, le député libéral Reed Scowen.

En bref, l'homme politique soutient que, depuis l'accession au pouvoir du Parti québécois, plus de 45 entreprises auraient déménagé leurs services, soit en tout, soit en partie, hors du Québec, privant ainsi les travailleurs de 5,500 emplois.

Les conclusions d'un premier rapport d'étape de l'Office de planification et de développement du Québec, intitulé «Les sièges sociaux et l'emploi au Québec: quelques statistiques partielles», sont bien différentes. Les auteurs déclarent entre autres choses:

• qu'entre janvier 1977 et novembre 1978, le Québec ne déplore la perte que de sept sièges sociaux, dont une correspond à une fermeture d'entreprise;

• qu'au chapitre de l'emploi, la disparition ou le déménagement de ces sièges sociaux ont entraîné une perte de 744 postes de travail, soit 1.9 pour 100 des 38,593 emplois dans les sièges sociaux de grandes entreprises.

Rien donc ne paraît concorder, sinon que chacun semble s'attacher, par le biais d'un rapport présentant «toutes» les garanties de rigueur intellectuelle, à défendre son «parti».

La journaliste Marie-Agnès Thellier pour sa part s'explique facilement ces divergences de vue.

«Les conclusions des trois études, écrit-elle, divergent non seulement à cause d'analyses différentes de réalités différentes, mais parce qu'au départ, les trois études ont des objectifs diamétralement opposés qui leur font choisir des approches contraires.»

En outre, elle ne manque pas de rappeler certaines difficultés propres à ce genre de recherches. «L'une d'entre elle tient au secret dont aime s'entourer la grande en-

treprise lorsqu'elle prend des décisions à forte implication politique.»

Le mystère reste donc entier; s'il y a hémorragie, la preuve doit encore être faite.

Lueurs d'espoir

«Somme toute, constate à juste titre l'économiste Pierre Lemieux, si la situation actuelle de l'économie montréalaise n'est pas seulement déclin: un tableau impressionniste de la condition actuelle de Montréal montrerait plusieurs zones d'ombre, mais aussi des taches de lumière. Si certains secteurs périclitent — finance, vêtement, transport, tourisme, etc. —, d'autres se maintiennent — commerce — ou même prospèrent — aliments et boissons, matériel de transport, appareils électriques —, comme l'illustre l'importance ou la faiblesse des immobilisations dans ces secteurs.

Au fond, selon les dires d'un autre économiste, Alfred Cossette, on aurait toutes les raisons de croire que la situation présente de Montréal n'aurait rien de catastrophique.

«Un examen détaillé de la structure économique de Montréal permet même de constater qu'il existe, au niveau sectoriel et global, des potentiels de développement importants sur lesquels pourrait prendre appui une stratégie de développement à long terme de l'économie montréalaise.»

Ces potentiels de développement, quels sont-ils?

• la position géographique de Montréal, centre de transbordement à proximité du marché américain;

• une main-d'oeuvre qualifiée et expérimentée;

• la proximité d'une réserve de matières premières parmi les plus abondantes en Amérique du Nord;

• la présence d'un secteur tertiaire bien développé;

• une base industrielle articulée;

• de l'électricité à un prix relativement bas;

• la taille même du marché montréalais.

Toutes ces raisons et bien d'autres font dire aux dirigeants de la Chambre de commerce de Montréal qu'il y a lieu d'être optimiste quant à l'avenir de Montréal, malgré tout le pessimisme que peut suggérer l'analyse des grandes tendances de son évolution.

Une politique de relance

Encore faut-il que les principaux intervenants politiques adoptent, par rapport à Montréal, une toute autre philosophie.

«Voulons-nous que Montréal soit une métropole à l'échelle du continent nord-américain ou, plus simplement, la plus grosse ville du Québec, déclarait récemment le président du Comité exécutif de Montréal, M. Yvon Lamarre. Si la dernière option est celle du gouvernement fédéral, par les objectifs du ministère de l'Expansion économique et régionale, et du gouvernement québécois, par son orientation, ces mêmes gouvernements n'ont qu'à poursuivre encore quelques années leur politique de décentralisation qui a prévalu durant la décennie écoulée et nous a apporté les problèmes actuels.»

Si tel n'est pas l'objectif, une réorientation de l'action des gouvernements supérieurs s'impose, de même qu'un allègement du poids des administrations gouvernementales.

L'économiste Pierre Lemieux et, dans l'ensemble, les dirigeants de la Chambre de Commerce de Montréal, soutiennent à ce sujet que «les temps sont mûrs pour réclamer la réduction du poids des administrations gouvernementales et la réduction des impôts et des contrôles gouvernementaux.

«Les administrations municipales ont leur part à faire dans ce domaine, en réduisant leurs exigences budgétaires et, par exemple, en laissant à l'entreprise privée certains services municipalisés. Au niveau provincial, il faut continuer de réclamer l'abrogation des mesures linguistiques arbitraires et abusives, en particulier celles concernant l'éducation des enfants. Parmi les idées à lancer, il faudrait proposer la libéralisation



tout n'est pas perdu!

des contrôles imposés aux activités financières, ce qui constituerait une bonne méthode, la seule méthode sans doute, pour éventuellement redonner à Montréal son rôle de centre financier.»

Si on ne peut souscrire à toutes ces suggestions, il demeure toutefois important de modifier l'image de Montréal, jugée souvent défavorablement à l'étranger. S'il y a place ici pour l'entreprise privée, tout doit être fait pour faciliter leur implantation et son développement, sans pour autant perdre de vue le bien-être collectif qui, inutile de le rappeler, dépend en partie de la croissance industrielle du Québec.

Bien d'autres actions concrètes doivent être entreprises pour modifier un tant soit peu la situation économique de Montréal et parmi elles, la redéfinition des politiques gouvernementales d'expansion économique.

Chose certaine, rien ne pourra être fait avant l'adoption d'un plan

de développement qui tient compte de la nécessité de revitaliser les entreprises traditionnelles, tout en favorisant le secteur manufacturier moderne. En termes concrets, il s'agit de favoriser la restructuration des industries du textile, du vêtement, de la bonneterie et de la chaussure en maintenant temporairement les contingents à l'importation; ce répit, surtout s'il est accompagné d'une incitation à la modernisation, devrait permettre à ces industries de s'orienter vers l'utilisation de la fibre synthétique, la mode et la haute couture, domaines où elles pourraient avantageusement concurrencer les entreprises étrangères. L'intérêt porté aux industries de secteurs «mous» ne doit pas faire oublier l'importance des activités modernes à grande capacité d'innovation technologique dont la pétrochimie. Des efforts ont déjà été consentis, mais ils devront être poursuivis puisque ces entreprises présentent des potentiels de croissance très élevés.

Toutes ces questions et bien d'autres seront évoquées prochainement, lors d'un mini-sommet sur la situation économique de Montréal, mini-sommet suivant de près la tenue de deux importants colloques, l'un à l'École des hautes études commerciales, l'autre, dans le cadre des activités de la Chambre de commerce. Ces premiers débats montrent en fait toute l'importance qu'on accorde désormais aux problèmes montréalais.

Au fond, comme le souligne Alfred Cossette, «certains pourront penser que si Montréal se déconcentrait un peu au profit des autres régions du Québec, ce ne serait pas une mauvaise chose surtout si un dynamisme plus faible de Montréal pouvait se traduire par une augmentation de l'activité ailleurs.



Marie-Josée Drouin

KIRKLAND PROMENADE CANVIN	ANJOU les espaces D'ALENÇON	WEST ISLAND Domaine Des Ormeaux
<p>3½ - 4½ - 5½</p> <p>PROJET ENTIÈREMENT NOUVEAU APPARTEMENTS LUXUEUX</p> <ul style="list-style-type: none"> • Air climatisé • Piscine et saunas • Salle récréative • Système de TV sécuritaire • Isolation exceptionnelle et à l'épreuve du feu <p>111 rue BRUCE, KIRKLAND</p> <p>Boul. St-Jean direction sud tournez à droite sur Hymus à gauche sur Stulnien, à droite sur Connin et à droite sur la rue Bruce.</p> <p>694-5171</p>	<p>3½ - 4½ - 5½</p> <p>7,100, 4e AVENUE, VILLE D'ANJOU coin boul. des Galeries d'Anjou</p> <p>Situé à moins de 1 mille au nord des Galeries d'Anjou</p> <p>LOYER COMPREND:</p> <ul style="list-style-type: none"> • Ascenseur • Insonorisation • Tapis mur à mur • Electricité • Chauffage • Réfrigérateur et cuisinière • Système d'intercom • Service de concierge • Construction en béton • Pièce de remisage • Moquette dans tout l'immeuble <p>Le projet est situé immédiatement adjacent au parc municipal, Lucie-Bruneau, qui comprend piscine, terrain de jeux, tennis, terrain de soccer et piste de jogging.</p> <p>351-0605</p>	<p>4½</p> <p>APPARTEMENTS CLIMATISÉS INDIVIDUELLEMENT PISCINE CHAUFFÉE À L'EXTÉRIEUR</p> <p>4440-60, boul. Saint-Jean, Dollard-Des-Ormeaux</p> <p>dans magnifique cadre de verdure, près de la ville, de centres commerciaux, écoles, divertissements et des aéroports</p> <ul style="list-style-type: none"> • Luxueux immeubles en béton et acier, insonorisés et à l'épreuve du feu • Chauffage à l'électricité avec thermostat dans chaque pièce • Système d'interphone • Antenne principale de télévision • Stationnement intérieur ou extérieur • Moquettes • Terrain de jeux pour enfants • Ascenseur automatique • Balcon spacieux à portes coulissantes dans chaque appartement • Service de concierge • Bureau de location sur les lieux. <p>620-3345</p>

Environnement et vie quotidienne

L'auto et l'environnement, un mariage de raison!

**CRISE DE L'ÉNERGIE:
NOUVELLE HAUSSE DU PÉTROLE**

**LES EXPROPRIATIONS POUR LA
FUTURE
AUTOROUTE DÉBUTERONT BIENTÔT**

**ON DÉMOLIT DES LOGEMENTS POUR
FAIRE UN TERRAIN DE
STATIONNEMENT**

**AUX HEURES DE POINTE
EMBOUTEILLAGE MONSTRE
AUX ABORDS DES PONTS**

Il nous faut encore vivre avec l'auto, bien conscients que cette union n'a pas que des avantages. Modifier certains de nos comportements d'automobilistes qui détériorent l'environnement permettra peut-être de vivre en harmonie!

La vache sacrée d'Amérique

L'automobile fait maintenant partie de notre civilisation à un point tel que sa disparition subite modifierait grandement notre façon de vivre ainsi que notre économie. Il existe toutefois une marge énorme entre l'absence d'autos et une utilisation de cette dernière qui soit en harmonie avec l'environnement de l'homme. Quelle différence entre une ville aménagée pour l'homme et une ville aménagée pour l'automobile!

L'utilisation massive de ce mode de transport a des répercussions sur l'eau, l'air, le sol, l'énergie, les matières premières et sur l'homme évidemment.

Saviez-vous que...

- 12 millions de véhicules moteurs parcourront le Canada en 1980.
- Environ 60% de la pollution atmosphérique proviennent des gaz d'échappement des véhicules moteurs.
- Sur la distance Montréal - New-York, une auto consomme autant d'oxygène qu'un homme en une année.
- Au cours de son cycle de vie, une automobile produit son poids de nuisances: oxyde de carbone, hydrocarbures et oxydes nitriques.
- 66% des 3,5 millions de véhicules enregistrés au Québec sont utilisés quotidiennement en milieu urbain.

— 70% du monoxyde de carbone (CO) contenu dans l'atmosphère des villes proviennent des véhicules automobiles.

Respirer... à s'en rendre malade

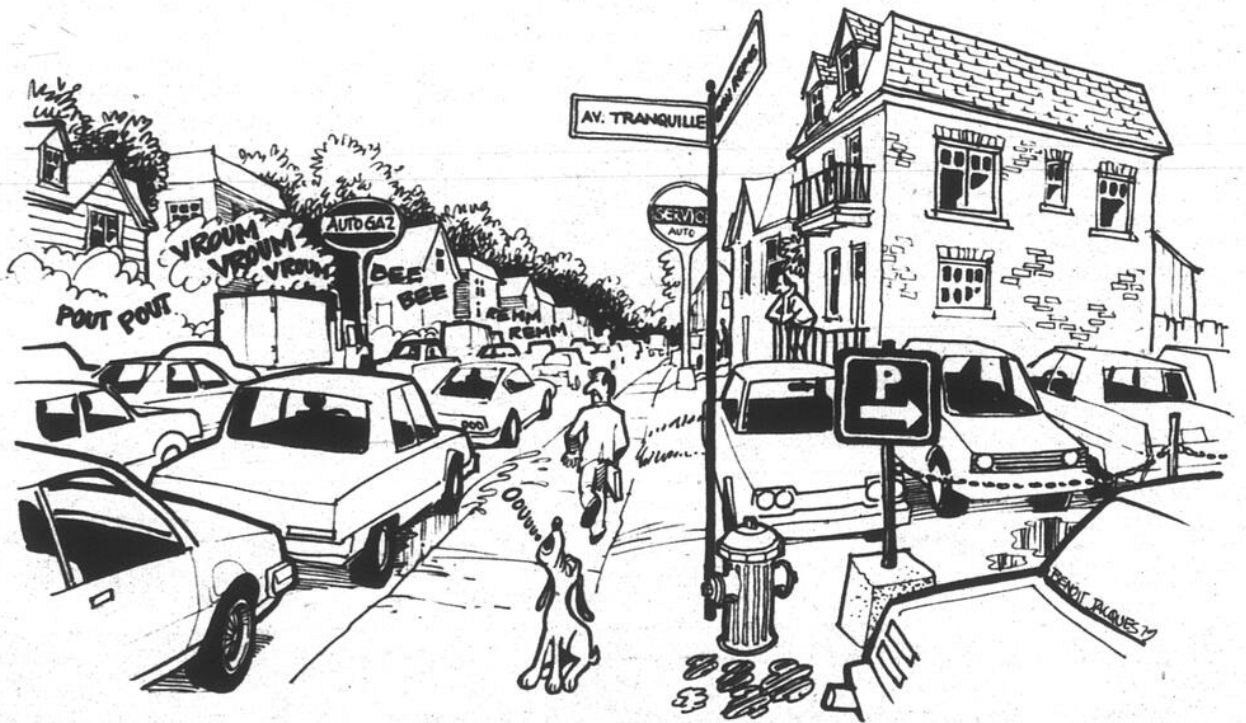
Sans être l'unique cause de la pollution de l'air — les industriels et les systèmes de chauffage font leur part — les véhicules moteurs constituent la principale source de cette pollution.

Il y a pollution de l'air quand l'atmosphère contient des substances nocives et étrangères qui la rendent nuisible à l'homme et à son habitat naturel. La pollution de l'air, ça ressemble parfois à un nuage bleuté qui flotte au-dessus des toits. Ce nuage, presque permanent à certains endroits, atténue les rayons du soleil et prive les plantes vertes (et les arbres) de l'énergie solaire nécessaire au processus de photosynthèse. Par ce processus les plantes absorbent le gaz carbonique (CO₂) et libèrent dans l'air l'oxygène indispensable à la vie de l'homme et des animaux.

L'automobile qu'on utilise pour le moindre déplacement, en plus de polluer l'air consomme, pour le fonctionnement de son moteur à combustion, une partie de l'oxygène nécessaire à toute forme de vie.

Des études sérieuses montrent:

— qu'il y a une relation entre la pollution de l'air et l'emphyse pulmonaire;



Environ 60% de la pollution atmosphérique proviennent des gaz d'échappement des véhicules moteurs.

- que le nombre de cancer du poumon varie selon la quantité de pollution atmosphérique;
- qu'il y a une relation entre les matières polluantes, les maux de tête, les étourdissements et le ralentissement des réflexes;
- qu'il existe un lien entre les maladies du cœur et le taux élevé de monoxyde de carbone.

Vroum, vroum ... put, put!

Les autos, c'est bien connu, sont plus bruyantes que les radios électriques! Parlez-en aux Ladouceur. Ils habitent une maison unifamiliale en banlieue, tout près de l'autoroute. Ouvrir une fenêtre est un luxe qu'ils ne peuvent se permettre. Aussi ont-ils été obligés d'acheter un climatiseur pour avoir un peu d'air frais l'été et pouvoir dormir dans un calme relatif.

Les gens qui habitent certains quartiers de la ville pourraient en dire autant. Ils sont agressés à la journée longue, et même tard dans la nuit, par les bruits de la circulation: pneus qui gémissent, klaxons agressifs, silencieux bruyants...

Chacun fait sa part, mais laquelle?

La pollution de l'air et les agressions par le bruit, ça vous préoccupe? Voyons si l'utilisation que vous faites de l'automobile diminue ou augmente cette pollution. Cochez l'énoncé qui vous convient.

- 1- a) Vous voyagez toujours seul pour aller au travail
- b) Vous voyagez habituellement en auto avec un voisin
- 2- a) Vous possédez une voiture qui consomme beaucoup d'essence, donc qui produit beaucoup de monoxyde de carbone
- b) Vous vous déplacez avec une petite auto
- 3- a) Vous utilisez habituellement l'auto pour voyager
- b) Vous utilisez surtout les transports en commun
- 4- a) Vous roulez avec une voiture sans silencieux ou munie d'un «silencieux bruyant Hollywood»
- b) Vous gardez toujours votre silencieux en bon état
- 5- a) Vous prenez la voiture pour aller chercher le journal et des cigarettes
- b) Vous allez chez le dépanneur à bicyclette ou à pied

Si vous avez coché 3 énoncés a) ne vous étonnez pas de trouver le quartier bruyant et de respirer de l'air pollué. Vous contribuez à polluer l'atmosphère dans laquelle vous vivez.

Un spectacle désolant

Si l'automobile se charge de polluer une bonne partie de l'air par les gaz et le bruit, elle ne s'abstient pas pour autant de souiller le sol et l'eau.

Les autos sont solides et propres quand elles sont neuves. Mais elles vieillissent elles aussi. Moins étanches, elles perdent de l'essence, de l'huile, de la graisse. Tout cela est lavé par les pluies et retourne à la rivière ou s'infiltre dans le sol. Elles perdent des morceaux. Les pneus sont semés au hasard des routes ou entassés dans les champs. Spectacle désolant, qui est aussi une atteinte à l'environnement.

Cette détérioration de l'environnement s'accroît l'hiver par l'utilisation de fondants; on en déverse 800,000 tonnes sur les routes du Québec. Ces produits retournent en grande partie dans la nature par les égouts des villes, les déchargements de neige dans le fleuve et les rivières et par les déneigeuses qui lancent la neige dans les champs.

Une mécanique envahissante

Otez-vous les vaches, place aux chevaux-vapeurs! C'est l'auto qui dicte le développement du territoire à la ville comme à la campagne. Elle modifie les paysages à un rythme qui n'a d'égal que la vitesse de déplacement de ses usagers. C'est d'ailleurs cet impératif du plus vite qui fait se dérouler, en tout sens et en tous lieux, les rubans goudronnés.

On aménage graduellement les villes en fonction de l'automobile. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir ces mécaniques devenir de plus en plus envahissantes.

Avez-vous déjà songé à la détérioration de l'environnement causée par les tracés routiers dans les villes:

- des quartiers sont souvent morcelés,
- des parcs publics sont rendus inaccessibles aux enfants,
- des maisons encore habitables sont démolies et leurs occupants chassés,
- des rues, autrefois considérées comme sécuritaires, sont devenues dangereuses du fait de leur transformation en rues à sens unique.

Des parcs... de stationnement. Lorsqu'elles s'arrêtent, les automobiles exigent encore plus que leur part d'espace. A Montréal, le centre-ville est occupé à 35% par des parcs de stationnement. Si seulement la moitié de ces terrains asphaltés était transformée en espaces verts, on respirerait plus facilement!

Des énergies dépensées

C'est probablement à ce chapitre que la voiture gruge davantage l'environnement.



Utiliser les transports en commun ou voyager avec un compagnon de travail, deux façons de réduire la pollution de l'air et de protéger l'environnement.

Saviez-vous que...

- 42% de l'énergie totale des Etats-Unis sont dépensés pour l'auto.
- 60% du caoutchouc, 10% de l'aluminium, 20% de l'acier, 50% du plomb, 35% du zinc et 7% du cuivre sont utilisés pour l'auto.
- 12% de la production mondiale de pétrole sont consacrés aux besoins des voitures et d'ici 1985, les besoins pourraient doubler.
- En gardant la même voiture pendant 10 ans, on contribue individuellement à l'économie de 5 tonnes de matières premières.
- Aujourd'hui 1 famille canadienne sur 3 possède 2 véhicules ou plus.
- Votre voiture qui a nécessité 3,700 livres ou plus de matières premières retournera à la ferraille dans quelques années.
- Pour faire franchir un pont à 40,000 personnes en une heure, il faut aménager:
 - 2 voies pour faire le trajet en train
 - 4 voies pour le faire en autobus
 - 12 voies pour le faire en voiture
 - Une seule si les personnes traversent à bicyclette.
- Le transport par rail consomme 7 fois moins d'énergie que le transport par route. (Télé-Université: l'automobile, nuisance du siècle).

Quoi faire?

Comme on a pu le constater dans les lignes qui précèdent, l'auto et l'environnement ne font pas très bon ménage. Toutefois on peut difficilement nier l'utilité de l'automobile. Elle est et restera encore longtemps un mode de transport attrayant qui offre liberté, intimité, confort et rapidité.

Quoi faire alors pour protéger l'homme et son environnement tout en utilisant un moyen de transport qui réponde à ses besoins?

Voici quelques suggestions puisqu'il n'existe pas de solutions parfaites!

1- Voyager avec des voisins pour se rendre au travail.

Utiliser une auto au lieu de 4 permet d'économiser l'énergie, de réduire le bruit et la pollution de l'air. Ça exige moins de terrains de stationnement et ça décongestionne les rues, accélérant la vitesse du trafic.

A propos:

Aux Etats-Unis, pour certaines autoroutes et certains ponts on a adopté la politique suivante: la voie la plus rapide et la moins coûteuse est réservée aux voitures transportant plusieurs passagers; le conducteur solitaire est relayé à la voie la moins rapide et la plus coûteuse.

2- Utiliser le transport en commun, en particulier dans les villes.

L'autobus comme moyen de transport l'emporte de loin sur l'automobile individuelle.

Avec une même quantité d'essence et un trajet identique l'autobus transporte 31 passagers contre 9 pour l'auto.

Si le transport par autobus ne répond pas à vos besoins et ne dessert pas adéquatement votre quartier, il est possible de vous regrouper et de faire des pressions afin qu'on améliore le service.

Dans certaines villes du Canada, les transports en commun font partie des services essentiels offerts à la population.

3- S'acheter une auto qui correspond à ses besoins. On n'a plus les familles qu'on avait!

4- Choisir un équipement standard pour l'auto. Les modèles «tout équipés»: air climatisé, stabilisateur de vitesse, vitre électrique, etc... exigent plus d'énergie pour le fonctionnement et de matières premières pour la construction.

5- Ne posséder qu'une voiture. Il a été démontré que l'achat d'une deuxième voiture coûte plus cher annuellement en investissement, entretien, assurances, intérêts sur le capital, qu'utiliser un taxi pour tous ses déplacements.

6- Se rapprocher de son lieu de travail. Ce geste a pour effet de diminuer la fatigue du transport et les pertes de temps, de réduire la consommation d'énergie, et de pouvoir utiliser plus facilement les transports en communs. C'est également avantageux pour le portefeuille!

7- Marcher lorsqu'on le peut. Pourquoi utiliser l'auto pour aller à deux coins de rue? En plus de diminuer la pollution cette pratique est excellente pour la santé.

8- Utiliser la bicyclette lorsque c'est possible. La bicyclette est le moyen de transport qui exige le moins d'énergie, même moins que la marche... à condition d'avoir des pistes cyclables!

Collaborer avec les organismes qui font déjà des démarches dans ce sens est une façon de faire évoluer les choses.

9- Prendre le train lorsqu'on fait de longs trajets ou bien lorsque le train relie la banlieue et le centre-ville. Ce moyen de transport est supérieur à l'autobus en termes de conservation d'énergie.

10- Reste un geste très simple qui ne dérange pas ses habitudes d'automobiliste: planter des arbres. Les arbres absorbent le monoxyde de carbone et produisent de l'oxygène. Ils absorbent également les fines particules de pollution qui tombent sur la ville. Les arbres constituent un excellent écran qui arrête les bruits. En été, ils maintiennent une température plus fraîche dans les rues, diminuent les effets du vent et abritent des oiseaux qui se nourrissent d'insectes souvent nuisibles et agaçants.

Quand on réalise l'importance des arbres qui transforment en air pur et oxygéné un air pollué, on comprend que les espaces verts sont plus utiles à notre santé que les terrains de stationnement.

Pour en savoir plus

- Québec - Science, 9 février 1974, octobre 1974, avril 1975.
- Télé-Université, document écrit: L'environnement volume 3 (l'automobile, nuisance du siècle).

La semaine prochaine
Des loisirs
qui fatiguent
l'environnement



Gouvernement du Québec
Environnement-Québec
Service des Communications
secteur Education

en collaboration avec le

Ministère de l'Éducation
Direction générale de
l'éducation des adultes

IAC PRÉSENTE AVEC FIERTÉ LA BANQUE CONTINENTALE DU CANADA.

Forts d'un actif de \$3 000 000 000 et d'un demi-siècle d'expérience dans le domaine de la finance, 2 000 nouveaux conseillers financiers sont à votre service partout au Canada.

Le 4 juin 1979 marque un événement mémorable. En effet, IAC, la plus importante et la plus prospère des sociétés financières canadiennes dans le domaine de l'industrie, du commerce et des prêts aux consommateurs, devient la Banque Continentale du Canada, avec 140 succursales d'un océan à l'autre.

Nous offrons au public canadien les services d'une banque nouvelle, aux idées innovatrices, qui s'appuie sur de nombreuses années d'expérience dans le domaine des prêts et de l'administration financière. Nous croyons fermement qu'une banque doit être moderne pour aider les gens et les entreprises qui ont besoin d'argent, afin de concrétiser des projets sérieux et valables.

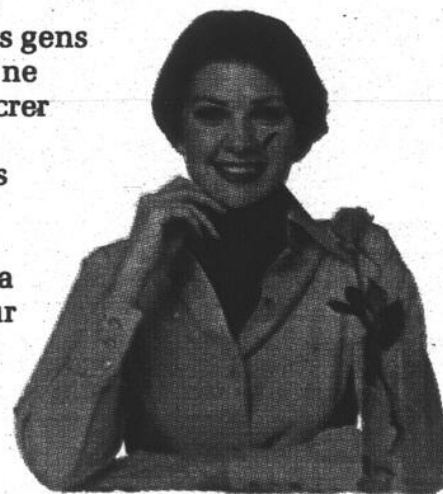
Nous mettons à votre disposition deux genres de succursales pour mieux vous servir.

Nos succursales spécialisées vous offrent une gamme de programmes de prêts et de dépôts, tandis que nos succursales tous services vous proposent le système

bancaire personnalisé Continental, un concept nouveau et exclusif réunissant à la fois un système d'informatique très perfectionné et un service des plus personnels.

Nous avons créé la Banque Continentale du Canada parce que nous croyons à la réussite des gens ambitieux et actifs, qui ne craignent pas de consacrer temps et argent à la réalisation de nouvelles idées.

La Banque Continentale du Canada est en pleine action pour mieux vous servir... partout où vous verrez ce nouveau symbole.



**Nous sommes impatients de vous accueillir.
Venez nous voir.**



BANQUE CONTINENTALE DU CANADA

SYMBOLE D'ACTION